

PAULE PLOUVIER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Jacques GALTIER
Président de l'Académie.

Remerciements
de Madame Paule PLOUVIER

et éloge de son prédécesseur
Monsieur Jean-Michel GAILLARD

Vendredi 19 mai 2006

L'ordre du jour prévoit la réception de Madame Paule Plouvier, membre non résidant, au fauteuil Jean-Michel Gaillard.

M. le président Jacques Galtier accueille avec sympathie notre nouvelle consœur en ces termes :

Madame,

Notre compagnie était heureuse de vous compter parmi ses correspondants. Une prestation remarquée vous fait accéder aujourd'hui à notre Académie comme membre non résidant, au fauteuil du regretté Jean-Michel Gaillard. Ce choix heureux devrait nous inciter à ne pas chercher trop loin ce que nous avons tout près. Ne devrions-nous pas considérer la classe des correspondants actifs comme le lieu privilégié où rechercher les membres « ordinaires » de notre compagnie dont nous avons pu apprécier la richesse.

Madame, Vous êtes maintenant enracinée dans le Midi, mais il n'en a pas toujours été ainsi dans votre famille. Votre père était du Nord, issu du milieu de l'industrie du biscuit. Le choix de sa carrière comme médecin l'a amené en Indochine puis en Algérie. C'est là que vous êtes née à Oran. Puis votre famille, toujours pour raison professionnelle, s'est installée à Paris, où vous avez commencé vos études. Celles-ci ont été perturbées par la guerre et vous vous êtes retrouvée à Châlons désormais en Champagne.

C'est dans l'après-guerre que votre père s'installe à Saint-André de Valborgne. La Vallée-Borgne va devenir votre Cévenne à laquelle vous serez désormais sentimentalement et spirituellement attachée. Vos études seront pouruivies à Nîmes au lycée de jeunes filles de Feuchères, puis à Montpellier pour les études universitaires. La préparation de l'agrégation de philosophie vous fait rejoindre Paris.

Mais les choses ne sont pas si simples. Vos études ont manifesté une dualité d'intérêt entre la philosophie et la littérature. Agrégée de philosophie, vous vous orientez alors vers la littérature, après une période de maladie. Vous vous retrouvez enseignante au Vigan, dont vous gardez un souvenir mitigé de petite ville de montagne assez austère et en retrait par rapport à l'évolution générale d'alors, ce qui ne vous empêchera pas d'y nouer des amitiés durables. Le Capes, puis l'agrégation en littérature se succèdent rapidement. Je signale ce changement d'orientation parce que c'est cette dualité que vous allez conjuguer, faisant de vous une chercheuse dans le domaine où elle est constamment présente. Je nomme le surréalisme.

Déjà enfant, vous étiez sensible à la musicalité des mots et aux images qu'ils génèrent. C'est ce besoin qui vous oriente rapidement vers Montpellier et votre activité professorale au lycée Clemenceau. Vous n'y resterez pas longtemps pour enseigner à l'Université Paul Valéry. Assistante en 1971, puis professeur titulaire à partir de 1980. Entre temps, vous avez soutenu une thèse de doctorat d'État sur : *La poétique de l'amour dans l'œuvre d'André Breton*, qui a été acceptée avec la mention «très honorable» décernée à l'unanimité du jury. Désormais en littérature, vous vous orientez vers la poésie et singulièrement vers le Surréalisme.

En 2001, vous serez nommée professeur émérite ce qui va vous donner une disponibilité encore plus grande.

Vous vous présentez devant nous avec six ouvrages centrés sur la poésie, un, concernant le philosophe Ferdinand Alquier, ainsi que deux romans édités chez Gallimard et l'Harmattan.

Rimbaud, René Char, Saint-John Perse, André Breton, Jean Grosjean vont devenir vos poètes préférés, ainsi que le poète libanais Salah Stétié pour lequel vous nous avez fait remarquablement partager votre enthousiasme. D'autres noms de poètes ont retenu votre attention comme Pierre Torrelles, né à Aimargues, vivant à Vauvert et ayant entrepris des études à la Faculté de Théologie réformée d'Aix-en-Provence, avant de se tourner avec un égal bonheur vers la poésie, l'édition et la librairie.

Vous vous êtes également intéressée, comme les surréalistes, à André Malraux, à Magritte et à Claude Simon ; nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Toute cette recherche est monnayée en un nombre impressionnant de communications lors de colloques ou d'articles de revues. Nullement épuisée par cette production, vous donnez épisodiquement des cours en France, en Pologne, en Italie, en Espagne et au Brésil.

Ces travaux universitaires ne vous éloignent pas de la vie et de l'administration universitaires, puisque vous avez participé à divers conseils dirigeants de l'Université, exerçant successivement le décanat à la Faculté des Lettres, la direction de l'Unité «Arts et Lettres» à l'Université Paul Valéry, puis la responsabilité de la communication dans le même cadre.

Votre enseignement universitaire concerne tous les niveaux : préparation du D.E.A., séminaire de recherche pour ceux qui préparent une thèse.

Parallèlement à cette activité considérable, vous trouvez le moyen d'engager une cure psychanalytique. Vous participez au groupe d'études psychanalytiques avec le professeur Rey-Laud, puis accompagnez des patients dans ce parcours très pointu, plein de promesse mais aussi gros de possibles dangers intérieurs. Enfin, vous devenez rédactrice de la Revue « Dire » consacrée à cette même discipline. Notre étonnement est moins grand lorsque nous nous souvenons du rôle déterminant qu'a eu Freud, dans ce besoin qu'ont eu les surréalistes, dès leur début, de privilégier ce qui paraît, au premier abord, étrange, insolite, inhabituel.

Actuellement, vous avez encore une autre corde à votre arc intellectuel, pourtant déjà bien pourvu. Vous êtes lectrice et directrice de la collection « Critique littéraire », chez l'Harmattan.

Je ne sais pas ce qu'il en est chez mes confrères, mais en ce qui me concerne, toute cette activité me donne le « tournis », terme, non du vocabulaire trivial, mais local, qui dit bien ce qu'il évoque. L'activité multiforme et dense qui est la vôtre ne suscite pas seulement l'admiration. Il y a place en nous pour la gratitude face à votre besoin d'aller au fond des choses et de susciter la pensée unificatrice qui porte toute votre œuvre.

Vous la trouvez très clairement indiquée chez les poètes surréalistes, spécialement André Breton. Un de leur manifeste déclarait « tous les moyens doivent être bons pour ruiner les idées de famille, de patrie, de religion ».

Ce n'est pas uniquement négatif ou utopique comme nous le voyons très souvent avec le nihilisme ou l'anarchisme. Ce n'est pas une simple suite de négations. Celles-ci peuvent avoir un aspect positif en nous laissant entrevoir un autre monde. Pour les surréalistes et donc pour vous-même la poésie (et l'écriture en général) ainsi que la peinture, vont être le terrain privilégié de votre recherche et comme eux, vous ne limitez pas le mouvement surréaliste à la France seule.

Pour l'écriture vous parlez de la poésie, en particulier celle d'André Breton : la poésie et non les poèmes enseigne aux autres arts à tenter à leur tour cette démarche suprême et là vous citez André Breton « exclure relativement l'objet extérieur comme tel et ne considérer la nature que dans son rapport avec le monde intérieur de la conscience » (A. Breton, *Situation surréaliste de l'objet*, rééd. J.J. Pauvert).

Il y a là une démarche qui vous fascine (P. Plouvier : *Poétique de l'amour chez André Breton*) et qui vous fait citer (p. 48) André Breton de *Nadia* (p. 32, Paris 1963) « mais que trouverai-je pour cette image la plus fugace et le plus alertée de moi-même, pour cette image dont je m'entretiens, qui vaille l'accueil de cette salle aux grandes glaces usées, décorées vers le bas de cygnes gris glissant dans des roseaux, aux loges grillagées, privées tout à fait d'air, de lumière, si peu rassurantes de cette salle où durant le spectacle des rats furetaient, vous frôlant le pied, où l'on avait le choix en arrivant, entre un fauteuil défoncé et un fauteuil renversable. »

Le regard immédiat porté sur un cadre somme tout banal, fait surgir le désir d'une remise en question « Prouver que le désir agit sur le monde, qu'il travaille le système de la perception-représentation non comme un maître d'erreurs mais comme une force nécessaire dont il faut désembrouiller le

cours, voilà le but de la réflexion surréaliste sur les images. »
(P. Plouvier, *Poétique de l'amour...* p. 35)

Dans cette opération, il y a une espérance, la quête de ce que Rimbaud appelle «la vraie vie», qui pour être retrouvée, nécessite alors une « découverte », qui peut aller plus loin vers une « illumination », qui à son tour, peut déboucher sur une « révélation ». Mais ne nous y trompons pas, malgré ce que je suis, je n'emploie pas ces termes dans leur sens théologique mais uniquement philosophique.

D'où cette conclusion concernant la première partie de votre œuvre. « De contenu du sujet, le spectacle devient contenant. La nature n'est plus une substance neutre, un support à projection, elle devient puissance de provocation, elle brave l'imagination, capte l'attention, embrasse la pensée. » (*idem* p. 161)

De votre étude des poètes et des peintres surréalistes, de l'œuvre de Claude Simon, de Nietzsche et de Malraux vous désirez nous entraîner, vers une étroite crête bordée d'un côté par ce que nous percevons de la réalité et de l'autre côté par ce que nous en entrevoyons. Vous nous invitez ensuite pour une autre ascension vers une autre crête toute aussi étroite. Celle-ci est en effet bordée par les arts d'un côté et la philosophie de l'autre avec les travaux de psychanalyse, issus de Freud et de Lacan. Au bout du chemin, nous trouvons la question fondamentale : Qu'est-ce que l'homme ? Cet être détient le pouvoir de la parole, c'est-à-dire du verbe. Cet homme est immergé dans une histoire qui n'a pas de sens où l'esthétique et les arts ont un pouvoir révélateur et où le « métissage » des cultures cher à Malraux est plus cause d'enrichissement que de perplexité.

Derrière votre pensée si riche, se cache, comme vous le dites vous-même, une certaine spiritualité, c'est-à-dire la recherche du beau sur les chemins de la vie.

Veillez excuser cette digression personnelle, mais à mon âge on ne se refait pas. Dans la langue du Nouveau Testament, mais aussi ailleurs, le qualificatif grec *kalos* ne désigne pas seulement le beau, mais aussi le bien et le bon. Je suis persuadé que votre recherche inclut chacun de ces sens. Il serait peu honnête d'aller au-delà de cette constatation, ce serait un abus de confiance impardonnable.

Votre quête reste tout autant guidée par cette affirmation de René Char que vous faites vôtre : « Épouse et n'épouse pas ta maison ». C'est dans cette distance prometteuse que se situe votre réflexion, qui n'est pas aussi austère qu'il semble au premier abord, parce qu'elle est liée aux problèmes les plus profonds de la vie.

Avec l'ascèse, suivie d'une réflexion intellectuelle exigeante qui sont les vôtres, avec l'accompagnement psychanalytique que vous pratiquez et votre enracinement à Saint-André-de Valborgne, vous n'avez sans doute pas fini de nous étonner !

Madame Plouvier répond à M. le président Jacques Galtier et à l'assemblée, en ces termes :

Monsieur le Président,
Madame le secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs Membres de l'Académie,
Mesdames, Messieurs,

Je veux en premier lieu vous remercier de l'honneur que vous me faites en m'accueillant parmi vous comme membre non résidant, alors que je ne suis devenue nîmoise dans mon adolescence que grâce à des circonstances hasardeuses. Il est vrai que les années de jeunesse sont des années où les impressions marquent le plus fortement. Je venais de Vitry-le-François, ville rasée entièrement par les bombardements où seule la cathédrale était demeurée debout, vitraux détruits, en sorte que l'on pouvait voir et entendre dans le silence des offices, vision quasi onirique, les hirondelles traverser la nef en poussant leurs cris joyeux. À l'opposé de ce paysage désolé, je me souviens des nobles maisons de pierre des quais de la Fontaine, des ombrages des beaux platanes de l'avenue Feuchères qui conduisait au lycée où j'allais poursuivre mes études comme pensionnaire, tandis que ma famille s'installait à Saint-André-de-Valborgne. Ces allées et venues, ces passages de villes ou villages proches de Nîmes vers Nîmes et vers Paris me rapprochent un peu du brillant historien, Jean-Michel Gaillard, trop tôt disparu et auquel je succède. Il décède en effet le 19 juillet 2005 alors qu'il avait été reçu membre de l'Académie le 5 décembre 1997. Bien qu'ayant passé la plus grande partie de sa vie à Paris, c'est un enfant de la région, car

il naît à Pont-Saint-Esprit dans une famille d'instituteurs.

On peut se plaire à imaginer que le métier paternel encore proche de l'esprit des hussards noirs de la République, selon la belle formule de Péguy, cet esprit de l'universalisme de la raison, de l'égalité républicaine, de la tolérance laïque ont pu influencer l'enfant. Ces mêmes valeurs vont guider sa vie. Doué d'une vive intelligence il passe le concours de l'École Normale et intègre la rue d'Ulm pour être ensuite reçu à l'agrégation d'histoire. Mais il n'est pas homme de cabinet, penser la société ne lui suffit pas, il lui faut pouvoir agir sur le cours des événements. L'ENA lui offre cette possibilité. Jeune militant socialiste, il est remarqué par François Mitterrand et nommé par lui chargé de mission à l'Élysée, puis conseiller technique, pour ensuite, et un court temps marqué par les aléas et les remous du pouvoir autour de lui, être nommé Directeur général d'Antenne 2. La mort le surprendra alors qu'il était devenu conseiller à la cour des comptes.

De ce parcours marqué au coin du talent et de la réussite, n'étant ni historienne ni politologue, je me contenterai de retenir deux aspects. Tout d'abord je voudrai souligner combien son œuvre d'historien s'édifie dans la sphère d'influence de la prestigieuse École des Annales dont la méthode a renouvelé l'approche historique : Fernand Braudel, Leroy-Ladurie, Le Goff, Georges Duby, autant de noms qui ont porté au-delà des frontières le renouvellement de cette approche. Ils ont en effet substitué à l'histoire événementielle une histoire au long cours, appuyée sur l'étude des mentalités et le comportement des individus. Jean-Michel Gaillard appartient à cette génération où événement, société, individu mêlent leurs traits pour révéler l'histoire en train de se faire.

En effet, la dynamique des sociétés, la lente évolution des valeurs dans l'histoire des vies singulières vectorisent sa recherche. Historien de ce présent quasi-immédiat qu'est au regard des longues périodes de l'histoire la troisième République, son objet d'étude, il interroge les institutions dans lesquelles nous vivons, en particulier les institutions éducatives. Avec une grande liberté critique il produit livres et articles sur : *L'anatomie des grandes Écoles et la malformation des élites, L'ENA miroir de l'État de 1945 à nos jours, Le moment Ferry, l'école de la République, mythologie et réalité*. Il participe également à la mise en place des programmes d'histoire pour les livres de classe et donne de son temps à la revue *Historia* dont il est un des membres. Entre autres faits, un événement retient l'attention de cet homme qui cherche à discerner les contours du futur immédiat, conséquence d'un présent soigneusement analysé : la naissance et la constitution de l'Europe dont il cherche à préciser les conditions dans : *Les grands jours de l'Europe de 1950 à 2004*. On pourrait être tenté de penser que le travail sur le présent immédiat relève davantage de la chronique que de l'histoire mais ce serait oublier que, dans la perspective de *l'École des Annales*, l'histoire est appréhendée comme un processus qui infléchit la compréhension que nous pouvons avoir de notre présent et que la mémoire est une force qui nourrit au quotidien et quasi inconsciemment chacune de nos grandes décisions collectives. Or, cette aptitude à saisir les nuances et détails qui forment le présent en voie de constitution historique me paraît relever de l'intuition créatrice autant que de la rigueur scientifique et de l'érudition. Intuition créatrice qui rejoint celle des poètes et qui a permis à Jean-Michel Gaillard de ressaisir la vie d'un homme de façon à la rendre présente.

J'évoque là les monographies consacrées à Jean Jaurès et à Léon Blum. Bien plus, Jean-Michel Gaillard, formé à l'économie et rompu aux sciences sociales, va savoir adopter le langage audio-visuel de notre époque pour produire des scénarii : *Le dernier été* consacré à Georges Mendel ; *Thérèse et Léon* qui retrace la vie intime de Léon Blum, sans oublier son magnifique *Jean Jaurès*. Un style se dégage de ces travaux qui prouve que la discipline de l'historien n'est pas incompatible avec la sensibilité créatrice et que l'écriture des faits peut se faire aussi écriture de l'évocation, disons, pour faire vite, écriture poétique. C'est d'ailleurs là où je me retrouve chez moi.

Je ne suis pas historienne disais-je en préalable, mais poéticienne. Le langage m'a toujours paru être une puissance en soi, puissance à expérimenter et à pratiquer pour elle-même, avec ses délices musicaux, ses battements rythmiques, ses inventions imagées qui rafraîchissent le monde et nous ouvrent à lui. De même qu'un tableau se regarde et ne se raconte pas, un poème s'écoute et on ne peut qu'évoquer la séduction sensuelle d'un sonnet de Beaudelaire, la frappe des *Illuminations* de Rimbaud ou la noblesse classique et comme drapée à l'antique du *Cimetière marin* de Valéry. Je me suis consacrée à l'étude de ces textes pour en être le passeur. Je continue à la faire pour les poètes contemporains : Salah Stétié comme vous le savez, René Char à qui je dois tant, Pierre Torrealles à la monographie duquel je me consacre actuellement. C'est en effet un poète qui appartient à notre région : né à Aimargues, adolescent à Vauvert, il tint un court temps la librairie Calendal à Nîmes avant de créer la librairie Sauramps à Montpellier.

Si j'évoque ainsi ces poètes et le travail que je consacre à leur œuvre c'est que, contrairement au dogme structuraliste qui a prétendu, à une certaine époque, couper le langage de toute réalité objective et n'a voulu voir dans les productions littéraires qu'objets auto-téliques, jeux de langage se suffisants à eux-mêmes, je crois que le langage dans sa puissance propre reçoit le monde autant qu'il influe sur lui. Tous les poètes que je viens d'évoquer défendent la conviction que le langage dans l'énigme de son être a partie liée avec le monde et refusent que la poésie puisse être une structure verbale sans vocation à fonder un lieu, à ouvrir un rapport à autrui, à méditer un destin. Ainsi le poète est loin d'ignorer l'histoire. Mais il lui est nécessaire de s'opposer à l'instrumentation du langage que ne cesse d'en faire l'usage social et, au contraire, de chercher la justesse sans cesse renouvelée du terme propre tout en réservant la capacité d'ouverture polysémique qui donne la possibilité d'inventer de nouvelles relations de pensée. Cela les régimes totalitaires le savent bien qui bâillonnent les poètes et les obligent à parler la langue du régime. Que fait Victor Hugo lorsqu'il *met un bonnet rouge au dictionnaire*, sinon refuser l'utilisation néo-classique qu'est le langage ampoulé de la réaction royaliste? Que font les surréalistes, avec la fougue d'une jeunesse qui a survécu au désastre de la première guerre mondiale, sinon tenter d'inventer une langue vierge, propre de toute idéologie et loin de toute propagande ? Le travail poétique dans ce combat linguistique témoigne d'un corps à corps du poète avec son temps et son histoire, temps et histoire auxquels il tente d'apporter par le renouvellement du langage, une vision des choses à la fois authentique et féconde. Proche de nous René Char en est l'éclatante démonstration. Ce poète retient en effet l'attention par son amour de la langue, son style elliptique, ramassé jusqu'à l'aphorisme, comme le montre par

exemple cet aphorisme devenu célèbre : *la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil*. En ce sens, on pourrait le croire plus attentif à la recherche de l'image pour l'image qu'à la conjonction de l'image et de l'événement. Or l'œuvre de René Char est traversée, nourrie de toute l'histoire de son époque, démontrant au contraire que la grande poésie se greffe sur l'histoire et en rend témoignage dans sa nouvelle langue. Le recueil *Feuillets d'Hypnos* paru au lendemain de la guerre en 1946 en est la plus belle preuve. En effet écrit au jour le jour, de 1943 à 1944, par le capitaine Alexandre, nom de guerre de René Char au maquis, ce texte, outre sa haute teneur poétique, est un témoignage historique de première importance et fut salué comme tel par Camus dans *Combat*. Ce texte retrace les difficultés d'une vie de maquisard sans cesse menacé, les combats et escarmouches souvent dramatiques où il faut non seulement tuer mais laisser tuer les siens, presque sous vos yeux, pour ne pas faire courir au village où vous êtes cachés le danger d'un massacre. Récit fait dans une langue sobre et forte mais capable, grâce au travail sur l'expression, de transmettre la sensation et de faire participer sensiblement à ce qui est évoqué. Langue en ce sens poétique car elle s'arrache à tout cliché et parvient, à travers ce qu'une expérience a de plus personnelle jusqu'à l'universel en lequel chacun peut trouver son propre sens. N'est-ce pas la leçon que nous donnent certains aphorismes tels que : *on ne se bat bien que pour les causes qu'on modèle soi-même et avec lesquelles on brûle en s'identifiant*, ou encore : *À tous les repas pris en commun nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert reste mis*. Universalisation de l'expérience qui fait aussi du poème le gardien des valeurs qui sont, pour René Char, inséparables de la beauté du monde.

En effet la capacité de s'investir dans l'histoire, d'en décrire la douleur appelle parallèlement une tension dirigée non vers la mort mais vers la vie. Valeur dont la langue est garante. C'est pourquoi dans les *Feuillets d'Hypnos* s'entremêlent d'un bout à l'autre parole de lutte et louange du monde et de la Beauté. Au cœur même du combat se présentent des instants en suspens hors du temps grâce à l'intensité du sentiment de la présence au monde, instants privilégiés d'émerveillement que l'on peut comparer à ce que les Japonais nomment *satori*. À l'écoute du *timbre paradisiaque de l'autorisation cosmique*, le poète peut opposer à la mort : *la contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies [...], c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant...* La poésie préserve Éros face à Thanatos et le fait dans l'œuvre de Char avec des accents qui sont semblables à ceux des cours d'amour : ainsi cet hommage dans *Feuillets d'Hypnos* à : *Éve-des-montagnes, cette jeune femme dont la vie insécable avait l'exacte dimension du cœur de notre nuit*. Dans *Feuillets d'Hypnos*, ce texte qui est un témoignage du courage et de la résistance, la place de la poésie comme garante de la vie face aux cruautés de l'histoire ne cesse d'être réaffirmée. Et c'est la poésie qui conclut la fin du combat : *Dans nos ténèbres il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute place est pour la Beauté*, en sorte que « *chacune des lettres qui compose ton nom O Beauté [...] s'associe à l'homme acharné à tromper son destin avec son contraire indomptable : l'espérance.* »

La tradition à laquelle vous avez bien voulu m'associer en me faisant succéder au fauteuil d'un historien n'efface donc pas la présence de l'histoire : poésie et histoire peuvent y nouer un dialogue car elles se rejoignent toutes deux autour de la recherche d'une parole libératrice et éthique.

Vivement applaudie, M^{me} Plouvier reçoit ensuite les félicitations de ses consœurs et confrères salle Lordat.

L'après-midi se termine par le partage du verre de l'amitié dans le salon du premier étage.